

CHRONIQUE POLITIQUE.

—

LE GÉNÉRAL GÉMEAU

ET

L'ÉTAT DE SIÈGE.

Quelques journaux, la *Presse* entr'autres, ont jugé à propos, ces jours-ci, de s'occuper du passé politique du général Gemeau, sous le règne duquel nous avons le bonheur de vivre; ils ont cité un discours prononcé par le général à Strasbourg, dans le courant d'avril 1848, à l'occasion de la plantation d'un arbre de liberté. Nous ne le reproduirons pas; car, malgré l'entente silencieuse de nos trois journaux qui se sont bien gardés d'en parler, il a été lu par tout le monde.

C'est une des plus chaleureuses adhésions à la République que nous ayons lues; le général a été éloquent, sa période a du souffle, de l'ampleur, du mouvement; du commencement jusqu'à la fin de l'allocution, on est surpris de rencontrer cette émotion vraie, fort rare dans les morceaux de littérature officielle, et comme un accent révolutionnaire. Au point de vue de la rhétorique, nous en faisons notre sincère compliment au général. Nous avons surtout remarqué la phrase suivante: « Si l'armée a déposé ses armes devant le peuple, c'est qu'elle a voulu lui présenter, non pas une main, mais deux mains amies. » L'image est ingénieuse, adroite et pleine de délicatesse. M. Cousin, qui s'écria un jour en pleine Sorbonne: *Messieurs, à Waterloo, il n'y a eu ni vainqueurs ni vaincus*, n'aurait pas trouvé mieux.

Nous ne nous donnerons pas le malin plaisir d'opposer la proclamation de 1848 aux paroles et aux actes de 1850, nous ne crierons pas à l'apostasie! à quoi bon? Y a-t-il donc aujourd'hui en France un homme politique, ayant passé la cinquantaine, qui n'ait tour à